

*1 septembre 1939*

*Paris*

*par Max Gutmann*

Nous devenions de plus en plus nerveux et tendus, souhaitant presque une libération physique. Après la signature du pacte germano-russe, il est devenu clair pour moi que la guerre était inévitable, et pourtant on pouvait se demander si l'Angleterre et la France ne capituleraient pas à nouveau exactement comme elles l'avaient fait un an auparavant? Avec ses méthodes éprouvées, la machine de propagande nazie s'efforçait de créer un climat d'inquiétude toujours croissant, et une grande partie de la presse parisienne s'engageait volontiers dans cette voie. On pouvait ressentir un sentiment répressif de peur de la guerre et de l'inconnu. Les pannes d'éclairage public dans les rues ont eu un effet particulièrement oppressant. Les gens ont envahi les magasins de journaux. Même dans les jours précédant le premier septembre, Paris avait perdu une grande partie de son insouciance.

Il y avait des discussions continues au bureau. Budz, aussi que Axel et moi-même, étions d'avis que la guerre était désormais inévitable. Sa belle-sœur était fermement convaincue que cela n'arriverait pas. Cependant, elle a prudemment obtenu son visa d'immigration américain, qu'elle aurait pu obtenir bien plus tôt, et n'a donc fait que reporter son départ.

Ce vendredi-là, comme toujours, vers 9 heures du matin, je me suis rendu au bureau, toujours sans aucune idée que ce jour serait le début d'une gigantesque catastrophe mondiale qui, seulement après cinq ans, tous remplis de souffrances inouïes pour nous, allait arriver à sa fin. Je ne sais pas si Axel est arrivé peu avant ou après moi, en tout cas il était là quand je prenais le téléphone, comme je le faisais tous les jours en cette période d'incertitude, pour écouter les dernières nouvelles. Et juste à ce moment-là, ils ont annoncé que les Allemands avaient commencé ce matin leur invasion de la Pologne. Après qu'Axel l'ait écouté aussi, nous avons appelé Budz. Il s'est rendu à la radio pour entendre une confirmation de cette annonce. Il était clair pour nous que cela signifiait une guerre, comme nous l'avions prévue et redoutée, et dont nous avons accepté l'arrivée comme inévitable. Mais maintenant, la réalité nous est apparue de manière très soudaine et effrayante. Il était impossible de continuer à travailler, il fallait décider comment conclure car nous savions que nos heures de liberté étaient comptées et que nous allions bientôt être internés. Ensuite, nous avons écouté une partie du discours d'Hitler, prononcé le matin même devant le Reichstag, et qui a été diffusé à plusieurs reprises à la radio, à intervalles réguliers. Le discours nous a clarifié les choses. Hitler, comme d'habitude, a commencé avec Adam et Eve, est arrivé par de grand cri à «l'Affaire polonaise», pour finalement annoncer: «Nous tirons depuis ce matin». C'était sans équivoque, cela signifiait une guerre qui ne resterait sans doute pas localisée. En effet, peu après, nous avons entendu à la radio l'annonce de la mobilisation générale française qui devait commencer dimanche. Ainsi commença la grande catastrophe, dont on ne pouvait savoir quand elle finirait, mais dont on craignait qu'elle ne dure très longtemps. Nous n'avions qu'une vague idée du degré de souffrance qui allait s'abattre sur nous en Europe; heureusement, l'ampleur du chagrin, de la misère et des atrocités ne pouvait être anticipée. Sachant cela, il nous aurait probablement été impossible de tout supporter et de survivre.

Ce jour-là, nous étions tous nerveux et agités dans le salon de Budz. Quand on pensait à la guerre à cette époque, on imaginait tout d'abord que de lourds bombardements commenceraient immédiatement, mais en réalité cela n'est arrivé que beaucoup plus tard. La guerre dans son ensemble a pris une tournure, en détail, totalement différente de celle que notre faible imagination aurait pu prévoir. L'internement nous attendait certainement, et nous pouvions être sûrs qu'il ne serait pas très gai.

Budz arpentait la pièce comme il le faisait toujours lorsqu'il livrait ses longs monologues, ou plutôt ses éditoriaux. Il pensait qu'il ne resterait probablement dans un camp que deux ou trois semaines, que cela pourrait durer plus longtemps pour le reste d'entre nous, mais que, de toute façon, il ferait tout son possible pour aider à notre libération. C'était une de ses promesses habituelles, qu'il aurait certainement oubliée même s'il avait eu la possibilité de la tenir. Cependant, cette possibilité ne lui a pas été accordée car il est resté dans le camp beaucoup plus longtemps et dans des conditions

beaucoup plus difficiles que moi. Il n'a alors pas tenu compte de l'esprit de la conduite française de la guerre, qui a commencé par l'emprisonnement des victimes d'Hitler et de ses adversaires réels et les plus sérieux.

Nous sommes retournés au bureau où je suis allé au téléphone pour appeler Friedl. Ou plutôt, j'ai appelé Fritz Hagen chez les Ewert pour qu'il lui dise qu'elle devait «faire mon sac à dos». C'était le code pour qu'elle prépare mes affaires pour un camp d'internement. Fritz était d'accord. Une demi-heure plus tard, Friedl m'a appelé. Lorsque j'ai décroché le téléphone et que je me suis annoncé (en français), Friedl a répondu «Peter? », et immédiatement l'opératrice du téléphone a interrompu la conversation: "Parlez français, s'il vous plaît", alors que nous n'avions pas encore émis un autre mot. C'était déjà le début de l'état policier, de la surveillance méfiante que Daladier avait visiblement commencé au mauvais endroit, au lieu de diriger efficacement la guerre, ou du moins de la préparer énergiquement. Friedl m'a demandé où nous allions. Apparemment, Fritz avait mal transmis mon message. Néanmoins, j'ai commencé à envisager la possibilité de notre départ ensemble.

Nous avons mis les choses au point au bureau, notre dernière tâche, car il était clair pour moi que le travail à la «Weltbühne» était terminé.

Axel et moi sommes partis vers midi sans prendre de dispositions pour revenir ni dans l'après-midi ni le lendemain. Les rues étaient pleines de monde, bien plus que d'habitude à cette heure-là. Les visages étaient sérieux, sombres et déprimés. Nous ne parlions presque pas du tout. Axel ne connaissait pas le français et nous n'osions pas nous entendre parler allemand. Nous avons peur d'éventuelles explosions de «colère populaire» qui, évidemment, se seraient dirigées uniquement contre les réfugiés. Mais en réalité, de tels excès ne se sont produits nulle part, et l'ambiance généralement sérieuse ne semblait permettre l'expression ni du patriotisme ni de la colère.

J'ai rejoint Friedl pendant qu'elle faisait ses bagages, ce qui m'a toujours fait mal. Notre petite chambre avait déjà un aspect vide et triste, le papier peint fleuri paraissait soudain fané et pauvre. J'ai discuté avec Friedl de la possibilité d'aller chez les Kraus à l'Ermitage, où nous avons interrompu nos vacances quelques jours auparavant. Nous nous sommes dit que Paris, comme cela avait été annoncé, serait probablement évacué et qu'il vaudrait mieux pour nous que nous puissions choisir nous-mêmes le lieu de notre évacuation. En plus, nous étions assez fatigués de la grande ville et la menace des bombardements sur Paris était un prétexte bienvenu pour partir. Si je devais aller dans un camp (nous espérions encore d'une manière ou d'une autre qu'on n'en arriverait pas là; espoir vague et totalement infondé), cela ne ferait après tout aucune différence que nous soyons à Paris ou ailleurs. Mais derrière tout cela, en arrière-plan, il y avait toujours l'espoir inexprimé que nous pourrions peut-être finalement échapper à la guerre et peut-être nous enfouir dans un petit nid loin des tirs. Cependant, les choses se sont déroulées très différemment de ce que nous avions souhaité.

Finalement nous avons pris la décision de partir ensemble, c'était dans l'après-midi alors que nous étions en ville pour faire quelques courses. Cette décision était venue à nous tout à coup et nous nous sommes immédiatement rendus au Commissariat pour enregistrer officiellement notre intention de partir. Notre décision est donc devenue définitive. D'une manière ou d'une autre, nos cœurs se sont sentis soulagés parce que nous étions sur le point de faire quelque chose plutôt que de simplement continuer à attendre.

Nous sommes rentrés chez nous et j'ai annoncé notre départ au propriétaire de l'hôtel. Il m'a demandé, comme il l'avait déjà fait auparavant, si je retournerais une fois de plus dans mon propre pays. Pour lui, c'était une ligne de conduite évidente. J'ai encore essayé de lui expliquer quelle était ma position, et celle d'un réfugié en général, même si je n'avais aucun espoir qu'il la comprenne un jour. Mais pour le moment, je m'en fichais. Le soir, nous sommes allés à Hagens pour dire au revoir. Fritz pensait que lui aussi partirait s'il le pouvait. Il exprima en outre quelques réflexions sombres sur l'évolution possible de la guerre, basées sur sa connaissance du «je m'en foutisme» à la française.

Le samedi matin suivant, nous avons continué nos préparatifs pour le voyage, surtout nos bagages, ce qui m'a moins occupé que Friedl. Ensuite, j'ai apporté chez les Hagens quelques objets superflus que nous ne pouvions pas emporter avec nous. D'ailleurs, quelques jours plus tôt, j'avais aidé Fritz à

ranger dans la cave un certain nombre de ses tableaux et d'autres objets qui ne pouvaient être emportés.

Samedi après-midi, nous avons terminé. J'ai trouvé un taxi, ce qui m'a demandé quelques efforts, et j'ai chargé nos bagages. Toutes les rues, et surtout les gares, étaient pleines de policiers et de gardes mobiles. L'activité policière accrue fut la première preuve de l'effort de guerre.

La gare Montparnasse était une foule d'humains, tous essayant de quitter Paris. Les premiers réfugiés. Après avoir enregistré les plus gros bagages, nous nous dirigeâmes vers le train qui, bien avant le départ et malgré sa longueur énorme, était déjà plein à craquer.

Ainsi, avec beaucoup d'autres, nous avons couru le long du quai, moi avec une valise lourde et une valise plus petite à la main, soufflant, transpirant sous la chaleur, cherchant une place libre quelque part. Chaque voiture était pleine à craquer. À cause de l'effort je ne pouvais plus courir, lorsque la poignée de la valise s'est détachée. C'était tout ce dont nous avions besoin, le train était sur le point de partir. J'ai rapidement effectué une réparation de fortune et nous avons continué à courir le long du train. Nous sommes arrivés là où cela était encore à peine possible et nous nous sommes installés dans le couloir de la voiture, debout ou assis sur nos valises. Le train était rempli de réfugiés, de femmes, d'enfants et d'hommes, de soldats mobilisés qui rejoignaient leurs régiments. Plus tard, Friedl réussit même de temps en temps à trouver une place dans un compartiment. Il faisait déjà nuit quand nous sommes arrivés à Nantes, et encore une fois il y avait une foule immense à la gare. Je me renseigne sur le prochain train pour Pornic et apprends, à notre grande déception, que nous ne pourrions continuer que le lendemain matin. La recherche d'une chambre d'hôtel était sans espoir et nous avons dû passer la nuit dans la salle d'attente comme tant d'autres, dont la plupart arrivaient également de Paris. Il y avait de nombreuses familles avec des enfants, des plus âgés ainsi que de très jeunes nourrissons. Les enfants pleuraient, leurs mères essayaient de les calmer. Ils les déposèrent sur des bancs, sur des tables et par terre. Ici, une femme allaitait son enfant, là une autre changeait une couche. Des bagages traînaient partout, des gens allaient et venaient continuellement, il y avait une anxiété omniprésente et il n'y avait même aucun moyen de se préoccuper de sommeil. Des groupes de militaires mobilisés couraient, se tenaient debout, se reposaient dans la gare. Ils chantaient, criaient, se disputaient; beaucoup étaient ivres aveuglément mais continuaient néanmoins à boire. Ainsi, nous nous sommes assis au milieu du bruit et de l'anxiété de cette nuit de guerre, dans la salle d'attente d'une gare, fatigués et déprimés, et avons contemplé l'image lamentable qui s'offrait à nous. La misère de la guerre révélait son visage.

Il faisait encore complètement noir et bien avant l'heure de départ prévue lorsque nous nous sommes assis dans le train. J'étais de mauvaise humeur et j'avais quelques doutes. Avais-je eu raison de quitter Paris si brusquement? N'aurais-je pas dû au moins informer Budz au préalable? Que diraient Fritz et Anni lorsque nous arriverions à l'improviste? À mesure que la lumière s'éclaircissait, pour me calmer, j'écrivis une lettre à Budz. J'aurais surtout aimé revenir à Paris tout de suite. Tout ce dont j'ai discuté avec Friedl à ce sujet était essentiellement une tentative de me justifier envers moi-même.

Nous avons fait une petite escale à Pornic avant le départ par bus, et nous sommes allés dans un petit café en face de la gare pour prendre un petit-déjeuner. Finalement, nous avons continué notre voyage, et tandis que le bus traversait la magnifique campagne en ce matin d'été et que je revoyais la mer, le baromètre de mon humeur a recommencé à monter. Quel mal le voyage pourrait-il faire? Qu'aurais-je pu, après tout, accomplir à Paris? Peut-être que ce voyage nous épargnerait une certaine anxiété, au moins pour une courte période, et peut-être même pour plus longtemps. Lorsque nous sommes arrivés à la petite maison de Fritz et Anni à l'Ermitage, tous deux dormaient encore et nous avons dû les réveiller. Ils furent plus que surpris de nous voir soudainement là. Au début, ils ne comprenaient pas très bien pourquoi nous étions venus à cette heure-là, tandis qu'ils se demandaient si il ne fallait pas retourner à Paris.

Au cours de la matinée, nous en avons tous discuté ensemble et avons décidé que nous avions bien agi. J'étais satisfait, et je le fus encore plus au moment de profiter de la plage, de la mer, des petits bois et de tout ce petit bout de terre calme et beau.

Un sentiment d'anxiété nous saisit à nouveau ce soir-là, lorsque le délai de l'ultimatum lancé à l'Allemagne expira. Mais nous connaissions le résultat d'avance. Il faisait déjà nuit quand j'allais faire mes courses avec Fritz dans l'unique petite épicerie du village. Nous étions sur le point de quitter le lieu lorsqu'une voiture est arrivée à une vitesse folle et s'est arrêtée brusquement. Un homme excité s'est précipité dehors et a appelé la patronne pour lui dire qu'il y avait une alarme anti-aérienne à Nantes et qu'elle devait baisser les volets immédiatement pour un black-out. Il a ajouté qu'il y aurait un black-out partout dans la région. Fritz et moi sommes rentrés à la maison. Nous avons fermé les volets et, à la lueur d'une lampe à huile, nous avons passé la soirée dans une humeur assez déprimée.

Le lendemain matin, Friedl et moi sommes allés à Saint-Brévin pour nous inscrire à la Mairie. Nous avons marché le long de la plage, le soleil brillait, comme toujours la mer s'offrait devant nous dans toute sa majesté. A Saint-Brévin, il n'y avait pratiquement aucune trace de la guerre. Les vacanciers étaient en ville et dans les magasins, et se baignaient à la plage comme d'habitude. A la Mairie, ils ont enregistré nos cartes d'identité sans aucun problème.

Tout cela nous a donné le courage, dans l'après-midi, d'aller louer une petite maison, celle à côté de Fritz et Anni, qui venait de se libérer. Nous en avons déjà discuté avec le propriétaire la veille. Nous l'avons fait avec le vague espoir de pouvoir éventuellement y rester. Nos illusions allaient bientôt être détruites. Vers le soir, Fritz et moi étions sur le point de nous rendre à la gare routière pour voir si nos bagages étaient arrivés. A ce moment arriva une connaissance de Fritz, une Russe qui habitait le quartier, et nous dit qu'il y avait partout des affiches selon lesquelles tous les «ressortissants allemands» devaient se rendre dans un camp d'internement. Nous avons accompagné la femme sur une partie de son chemin de retour chez elle et avons effectivement trouvé l'affiche. Découragés, nous nous sommes rendus chez l'homme qui habitait au dépôt de bus et qui était apparemment une sorte de "chef de station". Il nous a immédiatement demandé si nous avions vu l'affiche. L'homme s'est soudain révélé terriblement important en tant que protecteur de la patrie et, sans même connaître notre nationalité, il nous a exhorté à nous rendre immédiatement au «camp de rassemblement» de la région de Nantes. Il deviendrait sûrement un bon «collabo» plus tard. C'est pourquoi, portant la seule valise qui était arrivée, nous sommes rentrés chez nous pour annoncer la triste nouvelle à Friedl et Anni. Fritz, bien sûr, ne croyait pas encore qu'en tant que Tchèque, il pourrait lui aussi devoir aller au camp. Je me sentais plutôt malade. La toute première action de la France a été d'emprisonner les ennemis d'Hitler, et de ce fait aucun bien ne pouvait en découler, ni pour le monde en général ni pour nous.

Nous avons maintenant fait les préparatifs nécessaires pour mon départ au camp. Friedl a préparé mon sac à dos. Depuis lors, combien de fois a-t-elle encore fait ses valises pour tous les voyages possibles vers l'inconnu! Nous étions déjà au lit lorsque nous avons entendu le bruit d'une moto. Nous avons à peine entendu Fritz parler à quelqu'un, puis la moto est partie. Immédiatement après, Fritz est venu et nous a dit que «M. Mouche de Coche» de la gare routière était venu nous dire que nous devions prendre un bus particulier pour Paimboeuf le lendemain matin, où la gendarmerie nous attendait. Il a ajouté qu'il fallait se présenter avec la phrase «Je me constitue prisonnier»! Pour cet homme, la guerre avait véritablement commencé, et il était sans doute très fier d'avoir capturé deux «prisonniers». Pour nous aussi, la guerre avait commencé - elle était menée contre ceux d'entre nous qui étaient les ennemis les plus déterminés d'Hitler. Là encore, nous avons été ses premières victimes et ses premiers prisonniers.

Le lendemain matin, Fritz et moi étions à la gare routière à l'heure convenue. Anni et Friedl sont venus avec nous; ils voulaient nous accompagner à Paimboeuf. Le "Chef de Station" a pris nos noms, et après les avoir notés sur un morceau de papier, il s'est retourné avec un air triomphant et a annoncé "Kreischefaschener"! Nous l'avons regardé avec étonnement, puis nous nous sommes regardés - que pouvait signifier ce mot étrange? Il se rendit compte que nous n'avions pas compris et répéta son expression bizarre avec encore plus de véhémence. La solution de l'énigme est venue à Fritz. *Kriegsgefangener* (prisonnier de Guerre)! L'homme était si heureux d'avoir capturé deux prisonniers de guerre qu'il se sentit obligé de le dire en allemand! Pour lui, tous les étrangers étaient des «boches»; il avait toutes les qualités nécessaires pour devenir éventuellement un bon Légionnaire, Lavaliste ou Milicien, et un an plus tard, lorsque les Allemands arrivèrent dans la région, il les servit sans doute bien.

Après que le brave homme se soit assuré que nous étions bien montés dans le bus, et après avoir dit au chauffeur que nous n'avions pas à payer le voyage, nous sommes partis pour Paimboeuf. A la gare routière un gendarme s'est approché de nous et nous a accompagnés à la gendarmerie. Là, nous avons dû attendre quelques minutes le commandant qui, comme tous les autres présents, était très sympathiques et nous a dit simplement que nous devions revenir pour monter dans le bus pour Nantes vers 17 heures; mais en attendant nous étions libres de faire ce que nous voulions. Fritz apprit, à sa grande tristesse, que lui aussi devait se rendre au camp. Les Tchèques, pour les autorités, étaient autant des ressortissants allemands que des réfugiés allemands, du moins dans la Loire Inférieure (Loire Atlantique). Le fait que plus tard dans le camp nous ayons également rencontré des Polonais ne nous a pas plus surpris. Les habitants de tous les pays occupés par les Allemands étaient des Allemands, point barre! C'était un petit avant-goût de la «drôle de guerre» qui venait de commencer. Fritz retourna à nouveau à l'Ermitage avec Anni pour récupérer les affaires dont il avait besoin pour le camp. J'avais avec moi tout le nécessaire, et il s'est avéré par la suite que cela avaient été choisis de manière très judicieuse. Après tout, j'étais résigné depuis plus d'un an à devoir aller dans un camp à un moment donné et j'avais eu tout le temps de réfléchir à ce que je devais emporter avec moi.

Friedl et moi sommes allés au village faire quelques petits achats de dernière minute: une assiette en fer blanc, une tasse à boire, du chocolat, etc. Nous sommes allés nous promener, nous nous sommes assis sur un banc et avons beaucoup parlé sans trop dire, même si notre cœur était lourds. Nous étions préoccupés par l'avenir immédiat et plus lointain, mais cet avenir était la guerre, qui nous était totalement inconnue dans son déroulement et dans sa durée. Nous étions certains d'une chose: cela marquait la fin du *national-socialisme* et le début d'énormes changements. Mais ce qui allait se passer entre-temps restait dans l'obscurité, et les quelques idées que nous entretenions dans notre imagination se sont révélées n'avoir rien à voir avec la réalité qui allait se dévoiler - la réalité horrible, bouleversante, exaltante et parfois grotesque de la vérité. des événements historiques qui commençaient à peine à nous entraîner dans son tourbillon.

Nous prévoyions qu'il y aurait beaucoup de souffrance personnelle, nous savions que pendant une période indéterminée et dans des circonstances encore plus inconnues, nous serions à nouveau séparés. Friedl serait à nouveau seule, elle devrait essayer de se créer une vie dans cette situation nouvelle et imprévisible. Au début, elle voulait rester avec Anni, qui, après tout, était également sur le point de se retrouver seule avec son petit enfant. Mais au moins j'étais pris en charge, l'État français s'était chargé de cette tâche. Nous n'étions pas déprimés et j'étais en fait plutôt curieux de savoir ce qui allait encore arriver.

A midi nous sommes allés ensemble au restaurant, c'était encore un bon et authentique repas de paix, avec tout ce qui est d'usage pour un dîner français. Nous repartîmes nous promener et nous asseoir sur un banc au bord du delta de la Loire. Le gendarme qui nous avait accueillis au bus, le matin, faisait sa tournée à vélo. Il est descendu et a discuté avec nous. Il s'agissait d'un homme plus âgé, à la retraite, mais rappelé au service actif. Il semblait ressentir le besoin de nous remonter le moral.

Le temps a passé vite et notre temps ensemble a pris fin. Je suis retourné à la Gendarmerie pour récupérer le sac à dos et les couvertures que j'y avais laissés. Le bus est arrivé, Fritz était déjà assis à l'intérieur avec beaucoup d'autres, tous à destination de la même destination. Je pris congé de Friedl et montai à bord. Le bus a commencé à avancer en direction de Nantes, j'ai regardé par la fenêtre, Friedl se tenait sur le trottoir et ses yeux suivaient le bus qui s'éloignait.

C'était le 5 septembre 1939.